Souffle de Florence
Septembre 1968,
place Blanche

GERARD FROMANGER

par Jérôme PEIGNOT

A première vue, avec son **Boulevard des Italiens,** Gérard Fromanger est revenu à la technique qu'il avait déjà utilisée dans ses sérigraphies de l'année dernière. Ses personnages couleur de sang aux prises avec « les forces de l'ordre » étaient dans le même temps et tout naturellement confrontés au bleu et au

Le fric, 1971, huile sur toile, 100 x 100

blanc du drapeau national érigé pour l'occasion en décor. Une logique révolutionnaire implacable présidait déjà au travail de Fromanger. Il est de ceux qui nous démontrent que le « gauchisme » a sa dialectique. On s'en souvient aussi, le carton de ses sérigraphies comprenait une série de reproductions de drapeaux sanguinolents qui évoquaient cette violence qu'un peu partout dans le monde les pouvoirs établis instaurent au nom de l'ordre bourgeois ou stalinien. Depuis, ces drapeaux ont servi de costumes aux danseurs du Théâtre Contemporain d'Amiens qui, dans bien des lieux, ont interprété l'admirable ballet **Hymnen** conçu sur une musique de Stockausen. L'image, tantôt visuelle, tantôt sonore de la Révolution était bien entendu le personnage central de ce spectacle d'une incroyable puissance démonstrative. La pureté de cette image émergeant de tout ce sang revenait là sans cesse comme une litanie. La Révolution ne cède pas. Elle renaît toujours plus vivace et plus belle, véritable fleur obsédante née de ses propres blessures.

A y regarder de plus près, on s'aperçoit que Fromanger n'a pas plus changé de propos que de méthode. Il s'agit ici d'un approfondissement de sa réflexion. Ce qu'avec son **Boulevard des Italiens** il cherche à nous faire saisir c'est que, même lorsqu'elle se présente à nous dans une lumière exemplaire, apparemment anodine, la réalité quotidienne est elle aussi répressive, davantage encore peut-être que la force de l'ordre dans la mesure où son action est plus pernicieuse. Fromanger a situé cette « action » (comme en filigrane dans le tissu de la durée) entre Richelieu-Drouot et l'Opéra et entre 12 h 30 et 13 h. Vingt-quatre instantanés pris sur ce parcours banal entre tous, à cette heure sans histoire, lui ont permis de dénoncer le meurtre perpétré par la classe dirigeante contre le peuple. Ils sont comme autant de preuves de la culpabilité du pouvoir. Ses vingt-quatre tableaux, Fromanger les verse au dossier de la répression. Déjà, sur les photographies qui lui ont servi

Salon de thé, 1971, huile sur toile, 100 x 100

à élaborer ses toiles, du moins pour ceux qui savent lire, la contradiction entre le décor aberrant, oppressif, hallucinatoire même que constitue le Boulevard des Italiens et la présence d'êtres humains sur ce même boulevard, était évidente. En peignant les silhouettes de ses passants en rouge, Fromanger a voulu les rendre encore plus pathétiques. Il a cherché non seulement à dénoncer l'injustice, mais aussi, en nous en faisant prendre conscience, à éveiller notre volonté de refus. La fausse paix en présence de laquelle Fromanger nous met, nous comprenons vite que c'est celle d'une classe dominante. Alors le sang de ces ombres semble chaud et l'étalage d'un tel scandale fait trembler de rage. Fromanger a réussi son entreprise : les temps morts qu'il a fixés sont hantés par l'oiseau de la révolte. Ces tableaux sont des bombes, dissimulées dans les replis de la transparence de l'air. Qu'elles aient été déposées avec une ruse de Sioux n'y change rien : elles éclateront un jour.

Mais alors, pourquoi cette utilisation systématique de chaque couleur de l'arc-en-ciel ? Avec la palette Fromanger vise à démontrer que les tonalités du spectre ne sont pas l'apanage des seuls artistes en place. Il nous prouve qu'avec la même gamme de couleurs que celle que ces hommes utilisent, il est parfaitement possible de dire autre chose, et même exactement le contraire de ce qu'ils radotent. Fromanger s'est ainsi embarqué dans une guerre autrement intéressante que les récits tout de fadeur esthétique que Chaban-Delmas utilise pour parfaire la domination de la classe dont il est le chef. Le chantre de « la nouvelle société » n'a-t-il pas dit : « Quand on mêle l'art et la politique on atteint l'ignoble ». On le voit la démarche de Fromanger est avant tout politique. Les vingt-quatre tableaux qu'il nous propose se lisent comme les pages d'un livre. La réalité dont ils parlent et qu'enfin on déchiffre de face, nous fait déjà participer à cette fête qui aura lieu le jour où tout ce glacis sautera. ■

L'île des amours, 1971, huile sur toile, 100 x 100